



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

Chapeau en gros de Naples glacé, des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Redingote en gros de Naples jaspé, des Magasins de M. Burty, rue Richelieu, n. 89, garnie de ruches en ruban.

PLANCHE DE CHAPEAUX. — *Capote en pou de soie, des magasins de Mme Laroche, rue de Choiseul, n. 3. Capote en gros de Naples glacé, des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Bonnet en blonde, des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Canezout en tulle brodé, des magasins de Mme Lavigne, boulevard Poissonnière, n. 18.*

MODES.

La mode de monter à cheval se propage de plus en plus chez les femmes de Paris; il y a maintenant presque rivalité avec les Anglaises. Dans toutes les promenades on rencontre des amazones. Il est à remarquer que le bon genre est d'être accompagné par un ou deux cavaliers à côté de soi et un écuyer à quelques pas derrière. On laisse son équipage à la barrière ou à l'entrée du bois.

Le costume des amazones ne peut guère varier, et la seule distinction est dans la perfection de la coupe. Les jupons de drap, avec des canezouts de batiste, sont nombreux depuis ces derniers jours de chaleur. Le petit plissé autour du cou,

soutenu par une cravate de gros de Naples à carreaux ou de la couleur du jupon; les pantalons en couil à sous-pieds, des petites bottes, des gants de peau de renne, une cravache en rhinocéros ou une badine de chez Verdier, voilà ce que nous avons vu l'année dernière, ce que nous revoyons aujourd'hui, et ce que nous sommes obligés de répéter pour rendre un compte exact de la mode.

Cependant il était une variation possible dans la sévérité de ce costume; il était une élégance piquante qui pouvait s'introduire dans l'uniformité héréditaire de ces coiffures empruntées aux hommes, et quelquefois si disgracieuses aux physionomies de certaines femmes. Ces chapeaux de feutre pouvaient aller à ravir à quelques jeunes

figures d'une expression mutine et tant soit peu *garçonnière*; mais, pour quelques-unes de ces heureuses exceptions, combien de femmes, pour se soumettre à l'usage, devaient échanger la douceur de leurs traits contre l'aspect dur et *hommasse* attaché infailliblement à cette coiffure masculine, sans compter la difficulté dans la *manière* de la porter! car était-il rien de plus fâcheux, de plus ingrat que cette instabilité du chapeau qui, tantôt incliné de côté par l'effet d'un tems de galop, vous donnait l'air d'un *tapageur*, tantôt rejeté en arrière par un coup de vent, vous faisait ressembler à une figure de *Colin*. Tout cela ne pouvait résister à la coquetterie des Françaises, et, du jour où elles se prirent à aimer l'équitation, à en faire une mode, il fallait trouver un plus attrayant système de coiffure. M^{me} Thomas* fut chargée de cette importante innovation, et de ses magasins, dont l'on vit sortir tant de charmantes créations destinées aux parures des salons et des boudoirs, vint apparaître enfin un nouveau genre de chapeau combiné délicieusement pour le costume des amazones. Nous allons en offrir le modèle dans notre prochain numéro, observait toutefois que la forme peut être plus ou moins agrandie, enfoncée ou reculée sur la tête, selon la physionomie des personnes, et est ainsi susceptible de recevoir toutes les variations les plus favorables. Les femmes les plus élégantes ont adopté cette nouvelle mode, trop avantageuse pour ne pas ajouter un élan de plus à la mode des amazones.

— La coupe et le soin apporté dans la façon d'une amazone en étant le principal mérite, nous croyons devoir citer ici M. Conpin comme ayant acquis dans ce genre de travail une perfection qui la fait distinguer par les femmes les plus remarquables pour l'élégance de leur tenue de cheval. M. Conpin ne procède pas seule-

ment en tailleur, mais en artiste qui comprend la minutie et l'importance des détails d'un costume de femme, et qui y apporte un intérêt qui rend infaillible le succès de tous les costumes dont il se charge.

MODES D'HOMMES.

Point de changement dans la forme des habits. Toujours des manches excessivement étroites. Quelques-unes fermées au poignet par trois boutons, deux sur la manche et un sur le poignet. Beaucoup de collets en velours, des boutons en or guillochés forment des dessins très-compliqués.

— Les redingotes courtes à jupes froncées et pinçant tellement le bas de la taille qu'il semblerait que les hommes portent des corsets. Les écarures sont basses, les épaulettes larges, et le collet sans cran; le plus souvent il est en velours. Les manches très-justes.

— On a vu quelques habits ou redingotes en couleur *peñsée* ou *vert russe*. Rien de cela n'est joli, pas plus que les redingotes *brun-bistre* ou *Northumberland*. Les hommes devraient s'en tenir au *noir*. Tant qu'il n'auront pas adopté un nouveau mode de costume, ce qui dissimule le plus leur genre d'habillement est certainement le plus avantageux.

— Les pantalons en drap *côtelés* sont très à la mode. On les fait dans toutes les nuances de *gris*. Cette couleur est à la mode. Ils sont à goussets, carrés sur le pied, emboitant juste le tour de la botte. Ils sont un peu larges vers le bas, et quelques-uns ont des plis à la ceinture.

— Quant aux gilets, nous n'apercevons rien de nouveau; sinon, beaucoup de grandes fleurs, de ramages, de dessins qui imitent ceux de nos étoffes de soieries. Le tissu est en drap de soie, satin, moire, etc. Les plus élégants sont en moire, fond blanc, brochée en couleurs.

— On voit aussi de jolis gilets en casimir gris-perle, brodés en soie plate de

* Rue Neuve-Saint-Augustin, au coin de la rue Richelieu.

diverses nuances, formant des bouquets, des branchages, etc. Voilà un nouvel ouvrage de femme, une occupation de campagne; car ces gilets, montés sur un beau métier de bois de palissandre incrusté, sont un travail gracieux pour de jeunes personnes qui peuvent ainsi mériter les bonnes grâces d'un oncle, d'un frère, etc.; puis tous ces bouquets, toutes ces couleurs variées sont amusantes à nuancer, à classer, et forment vraiment un ouvrage agréable.

— Les chapeaux sont toujours horribles, c'est-à-dire en feutre noir ou gris, sans grâce, sans distinction aucune, enfin tels que nous les voyons depuis que nous existons. Il paraît cependant, pour qui veut absolument observer un changement, que les bords sont aujourd'hui très-grands, relevés sur les côtés, et baissant du devant et du derrière. La bordure très-étroite.

— Les bottes ont les talons élevés, ce qui ne rend guère nos hommes beaucoup plus grands; les bouts carrés, mais un peu plus étroits. Voilà, nous pensons, des détails scrupuleux.

— Et les cannes donc? car ces messieurs s'en occupent, et il faut en parler. Elles sont en ébène à pomme d'or ciselé, en corne de rhinocéros, etc.

MODES D'ENFANS.

Nos petits garçons sont fort gentils avec de petites vestes anglaises en drap bleu pâle, à pointe devant et derrière, manches à gigots, collet à schall, et un pantalon de coutil blanc tout plissé autour de leur taille. Un peu plus âgés, une polonaise en drap noir ou bleu garnie d'olives, serrée sur un pantalon blanc, leur sied peut-être mieux encore. Quant aux enfans du premier âge, c'est toujours la petite blouse à corsage à pièce sur les épaules, et plissée partout; les manches froncées au poignet. Le pantalon pareil à la blouse. On en voit beaucoup en coutil à mille raies. Le pantalon forme la guêtre carrée

sur le pied. Une petite chemisette plissée autour du cou; une casquette en crin blanc ou gris avec une visière étroite attachée sous le menton par une bride de peau vernissée en noir. Pour chaussure, des bottines ou des guêtres.

Quant aux petites filles, ce sont toujours robes, pantalons, et pélerines pareilles. Chapeau de paille cousue, à passes longues se prolongeant, au lieu de calotte sur la tête. Un seul ruban croisé pour les nouer. Beaucoup de petits tabliers courts en batiste écrue, brodée dans la même nuance, ayant des poches et des bretelles formant ceinture. On fait aussi ce même genre de tabliers en batiste brodée, garnie de valencienne. Ils se portent avec des robes de couleur.

L'INCENDIAIRE.

(SUITE.)

» Je tombai par terre de douleur; les
» soins qu'on me prodigua me rappelèrent
» à la vie. J'entendais les éloges qu'on don-
» nait à ma sensibilité; on s'extasiait sur
» l'attachement que j'avais pour ma bien-
» faitrice. Je me mis à pleurer amèrement;
» le sort épouvantable de celle à qui je de-
» vais tout agitait mon cœur d'un tourment
» exquis. Plus tard, quand je me rappelais
» que ses membres avaient été dévorés
» par le feu, je croyais avaler à longs
» traits un délicieux acide. J'étais obligée
» de m'avouer à moi-même que mon
» plaisir avait été cent fois plus vif quand
» les cris de M^{me} Freidlinberg étaient
» venus se mêler à la fureur des flammes.»

» Après cette catastrophe, Charlotte resta long-tems dans un état d'abattement et de tristesse. Le comte Diivalstein, frère de madame Freidlinberg, la reçut dans sa famille, et l'emmena à Vienne où il rési-

« dait. Plusieurs années se passèrent sans que Charlotte fût atteinte de la terrible manie qui la tourmentait ; mais enfin son imagination prit un nouvel essor. Dans ses rêves, Charlotte croyait voir de brillans incendies ; elle était agitée, inquiète ; elle écoutait avec un vif plaisir le pétilllement du feu , et, se levant quelquefois, pendant la nuit, on la voyait contempler la clarté des étoiles. Elle voulut combattre l'entraînement qui se manifestait en elle, en s'assujétissant à un régime sévère. Elle renonça à manger de la viande , et se livra à un exercice violent, afin d'avoir un sommeil paisible. Souvent aussi, Charlotte fermait les yeux pour ne pas voir les flambeaux dans les fêtes, ou l'éclair des orages. Tout fut inutile ; elle ne put retrouver aucun calme. La famille du comte partit pour la campagne, et peu après y être arrivée, le docteur Concetti, ami du comte, vint pour y passer quelque tems. S'occupant aussi de cranologie, le docteur fut vivement frappé lorsqu'il vit la tête de la jeune fille. Le comte fit monter Charlotte dans sa chambre, et tous deux ils examinèrent avec attention ce crâne dont la construction était un véritable phénomène. Le docteur fit à la jeune fille plusieurs questions pressantes ; car, malgré les connaissances qu'il avait, il ne put deviner quelle était la funeste manie de Charlotte. Il la questionna sur ses goûts, sur ses pensées ; mais ne pouvant rien apprendre, il résolut de l'observer avec le plus grand soin. Dix jours s'étaient passés de la sorte, lorsque, par une nuit orageuse, la foudre vint tomber sur une des ailes du château, et y mit le feu. Maîtres et domestiques furent bientôt sur pied. Charlotte, transportée de joie à la seule vue de l'orage et des éclairs, fut bientôt dans l'ivresse en voyant les flammes se joindre à la fureur des élémens. Le docteur Concetti saisit cette occasion pour observer la jeune fille ; il se tenait près d'elle, en épiait ses moindres mouvemens et l'expression de sa figure.

« La présence du docteur, et la crainte » que j'avais qu'il ne découvrit mon secret fatal, me donnèrent d'abord la force de contraindre ma joie ; mais lorsque je vis les flammes s'élancer, comme des prisonniers qu'on met en liberté ; lorsque j'entendis la tour crouler dans un brasier ardent, je ne fus plus maître de moi-même. Poussant des cris de joie, j'applaudissais avec transport, et, dans mon délire, je me roulaï par terre en riant aux éclats. »

Le docteur fit sans doute part de ses observations à son ami, car, dès le lendemain, le comte fit appeler Charlotte. Prétextant quelques arrangemens de famille, il lui dit qu'il était obligé de se séparer d'elle. Cependant, il lui donna une preuve d'intérêt, en la faisant placer, comme gouvernante, dans la maison du baron Carintz, où elle fut sur-le-champ s'établir. Le château de Lustras était un vieux bâtiment, triste et solitaire. Les filles du baron, ennuyées de ce séjour, témoignaient souvent à leur gouvernante le désir qu'elles avaient de le quitter. « Je voudrais qu'on mit le feu à cette vieilleasure, dit un jour en plaisantant la plus jeune fille du baron, et que nous pussions aller nous établir à Vienne. » Ce seul mot retentit dans le cœur de Charlotte, et donna une nouvelle force à la funeste manie qui déjà recommençait à l'agiter. Huit jours après, le feu prit au château ; il fut promptement éteint. Quelques circonstances firent soupçonner la gouvernante ; mais le baron, ne voulant pas la perdre, se contenta de la renvoyer.

Elle retourna alors dans sa famille, reprit le costume de paysanne, et partagea avec sa mère les soins du ménage et de la ferme. Bonne, intelligente et dévouée, elle était tendrement chérie de tous les siens.

Bientôt un jeune maître d'école des environs s'attacha à elle. Ses soins furent agréés, et les jeunes gens s'unirent. Neuf

mois après, Charlotte revint chez sa mère pour y faire ses couches, afin que son repos ne fût pas troublé par les cris des écoliers, qui ne laissaient aucune tranquillité dans la maison de son mari.

« Quelques jours après mes couches » (c'est Charlotte qui parle), ma bonne » mère, me trouvant assez bien, m'aida » à me lever, et me fit asseoir près du » feu. Elle même ayant pris mon enfant » entre ses bras, vint se placer vis-à-vis » moi. Je contemplais les deux êtres » qui m'étaient les plus chers au monde, » et j'éprouvais un plaisir si vif, que je » ne pus m'empêcher de répandre des » larmes. L'enfant que ma mère embras- » sait, finit par s'endormir. Elle-même, » accablée de fatigue, tomba bientôt dans » un assoupissement profond. Je les re- » gardais l'un et l'autre, et je voyais le » feu luire sur leurs figures..... Alors une » idée subite s'empare de moi ; un trem- » blement agite tous mes membres ; pous- » sée sans doute par une infernale puis- » sance, je saisis un tison..... »

Le docteur Kimmerslaught n'en put entendre davantage. Ces détails sont trop affreux pour les prolonger. Charlotte avait été prise sur le fait : sa mère, son enfant, l'asile de sa famille, tout avait péri dans les flammes !...

D'ARLENS.

FRA-DIAVOLO.

C'était un singulier homme que ce Fra-Diavolo : son véritable nom était Michel Pezza. Il avait déjà été fameux par ses massacres à Itri lors de la campagne de Naples, commandée par Championnet. Dès cette époque il inquiétait les derrières de l'armée française, organisait des masses d'insurgés dans les deux Calabres, dirigeait une vaste conspiration contre les

Français, et leur causait autant de mal qu'il pouvait leur en faire. Il était né à Itri (Terra-di-Lavoro), et il gardait les chèvres dans sa jeunesse. Il entra en religion dans un couvent, et ce qui est bizarre, il prit alors le nom de Fra-Angelo ; mais sa mauvaise conduite le fit chasser du couvent. Alors il se jeta dans les montagnes et devint un déterminé scélérat. Il ne vécut que de rapines, et chacune de ses journées fut marquée par un nouveau meurtre. Il se mit à la tête d'une compagnie de contrebandiers et répandit la désolation dans tout le pays. Le gouvernement du roi Ferdinand le condamna à être pendu, et sa tête fut mise à prix.

Mais la reine Caroline, femme de Ferdinand, était une personne qui savait se servir de toutes les armes... On amnistia Michel Pezza, et on lui donna le commandement de tous les forçats libérés pour attaquer les derrières de l'armée française depuis Fondi jusqu'au Garigliano.

Pendant que les Français prenaient Gaëte et Capoue, Fra-Diavolo s'établit à Itri sa patrie, et y commit toutes les horreurs imaginables... Il égorgait les isolés, les escortes peu nombreuses, et pour peu qu'un habitant fût riche et qu'on prononçât seulement son nom, il était égorgé et ses biens pillés. Bientôt Itri ne fut plus peuplé que des créatures de Fra-Diavolo ; et lorsque des voyageurs allant de Naples à Rome, et comptant que ce lieu d'étapes était un lieu de sûreté, s'arrêtaient pour y passer la nuit, ils s'y endormaient d'un éternel sommeil. Il y avait même dans l'art qu'employait cet homme pour attirer les victimes, une finesse et une recherche remarquables. L'entrée des villages voisins était gardée, rien ne paraissait éveiller l'inquiétude, et les malheureux s'avançaient avec sécurité dans un lieu où la mort les attendait : ils étaient attirés dans les maisons d'Itri et n'en sortaient plus.

C'était le général Olivier, ce brave et bon général Olivier que nous avons tous

connu et par conséquent tous aimé, qui alors commandait à Gaëte. Étant prévenu qu'une horde de bandits était à Itri, il envoya un régiment polonais pour soutenir le jeune officier d'état-major qui, voyant dans cette expédition un motif presque chevaleresque d'agir, exposait sa vie avec un merveilleux courage. Il parvint à chasser Fra-Diavolo d'Itri et à le pousser dans les bois. Mais Fra-Diavolo était brave, et tout aussi chevaleresque à sa manière ou plutôt à la vraie façon du moyen âge; il revint, rentra dans Itri, s'y laissa attaquer même avec du canon et fit un affreux carnage de tous ceux qu'il prenait. La petite chapelle placée auprès du pont fut le théâtre de bien des atrocités; on se battit dans Itri même... Les maisons furent crénelées. Fra-Diavolo fit alors ce que plus tard on fit à Saragosse; l'idée était la même, et cet homme à la tête d'une armée eût été un homme habile, tandis qu'il ne fut qu'un bourreau fanatique et cruel en dirigeant les paysans de son village. Enfin une seconde fois ils furent repoussés dans les montagnes, et la route fut encore libre; mais ce fut au général Olivier qu'on le dut. A peine le convoi et son escorte qui s'était si vaillamment battu étaient hors du sentier qui conduit de la grande route de Naples à Molo-di-Gaëta que deux mille insurgés se montrèrent de nouveau. Le général Olivier envoya contre eux deux escadrons et un bataillon de Polonais qui les dispersèrent, et s'en furent eux-mêmes occuper Itri. Fra-Diavolo ne résista plus alors, il abandonna Terra-di-Lavoro, il s'en fut avec sa troupe infester les Calabres et les rendre de nouveau le théâtre de ses meurtres et de ses atrocités.

Pourra-t-on croire jamais dans la suite des âges qu'un homme comme Fra-Diavolo ait été dans la haute faveur des souverains de la Sicile? La reine Caroline lui envoya un bracelet avec son portrait; l'Angleterre le nomma major dans les armées britanniques; mais comme on ne peut penser à tout, on oublia, en lui fai-

sant don de tant de choses, de lui donner la vie... Cette vie souillée de tant de crimes était celle d'un relaps, d'un contrebandier, d'un assassin!... Et cette vie appartenait au bourreau par un arrêt qui condamnait à mort le chef de contrebandiers Fra-Diavolo et qui mettait sa tête à prix. Salicetti se rappela cet oubli lorsqu'en 1806 on arrêta Fra-Diavolo.

L'influence de cet homme, me disait Masséna, fut immense dans les deux occupations de Naples par les Français, parce que les habitants des montagnes où il faisait sa demeure habituelle, aussi cruels que lui, suivaient avec joie un chef qui ne les menait qu'au pillage et au meurtre. Une fois cependant il voulut se montrer plus noble dans ses volontés. Il fit un débarquement à Itri par la faute, par exemple, du général Girardon qui commandait à Capoue, et qui refusant de croire à tous les rapports qui lui avaient été faits par le commandant d'Itri, laissa la côte dégarnie de troupes. Fra-Diavolo opéra son débarquement au milieu de la nuit, massacra sans pitié tout ce qui lui résista et fit le reste prisonnier. Une particularité assez remarquable de sa part fut ce qui arriva à deux femmes d'officiers supérieurs du deuxième régiment suisse qui se trouvait à Itri. Fra-Diavolo les emmena avec lui dans la montagne avec tous ses brigands, ensuite il les renvoya à Naples après avoir exigé d'elles un certificat qu'elles avaient été respectées.

Mais ceci n'est pas le plus curieux: ce fut que les deux femmes se firent donner une copie de leur certificat contresigné par Fra-Diavolo.

Lors de la seconde occupation de Naples par nos troupes, Fra-Diavolo chassé de la terre-ferme se refugia à Capri. Ce fut alors que sir Hudson-Lowe probablement eut la gloire de le commander avec ses hommes: comme le nom de sir Hudson-Lowe était trop obscur de toute façon pour m'occuper à l'époque où je faisais tant de questions à Masséna, je n'ai pu

m'enquérir de ce fait par avance, mais je le crois positif.

On sait comment Fra-Diavolo fut arrêté à Salerne par un garçon apothicaire, c'est une triste fin pour un homme comme lui. Toujours est-il qu'il fut conduit à Naples, et que sans assembler les juges on prépara la potence, car il n'y avait pour le hisser en haut, disait Salicetti, qu'à revoir la condamnation du roi très-juste et de la reine éminemment équitable, Caroline et Ferdinand. Mais voici le plus curieux de toute l'histoire. Les Anglais, dont les vaisseaux croisaient incessamment devant la baie de Naples, envoyèrent un *parlementaire* pour réclamer le major britannique Michel Pezza, prisonnier de guerre, menaçant, si on leur refusait, d'user de représailles envers tous les prisonniers français et napolitains qu'ils feraient. Je ne sais comment allait la pendule de Salicetti, je crois qu'elle avançait un peu, je crois même qu'elle avançait beaucoup, car il répondit aux Anglais qu'il était *désespéré*, mais qu'il ne connaissait aucun major au service de l'Angleterre qui eût été pris par les troupes de S. M. le roi Joseph; que cependant s'ils voulaient parler d'un bandit n'ayant aucune commission, aucun caractère ni militaire ni politique, qu'on appelait dans le pays Fra-Diavolo, il avait été *pendu* la veille en vertu d'un ancien jugement rendu contre lui par les tribunaux du roi Ferdinand, lesquels l'avaient condamné comme meurtrier, relaps, incendiaire et contrebandier !....

Et voilà l'histoire véritable de Fra-Diavolo.

(Mémoires de M^{me} d'Abrantès.)

EXPOSITION.

De toutes les perfections de notre industrie la fabrication des schalls est cer-

tainement la plus étonnante aujourd'hui. On n'eût jamais pensé, il y a dix ans, atteindre un tel degré de supériorité. Les schalls que nous voyons à l'exposition sont une de nos gloires industrielles : pour les faire mieux apprécier, nous allons donner un aperçu de leurs différents genres de travail. Il existe deux grandes branches qui sont comme la souche de tous les schalls : les schalls façon de l'Inde, dits *espoulinés*, et les schalls ordinaires faits au lancé et découpés à l'envers. Les premiers sont les plus beaux, les plus chers, les plus recherchés; les seconds ne sont pas moins agréables à la vue, mais il n'offrent pas une égale solidité, et déplaisent par le découpage de leur travail. Ce qui distinguait jusqu'à ce jour la supériorité des schalls de l'Inde, c'est la richesse de leurs dessins, le fini de leur exécution, ce que l'on comprend par la facilité qu'on a de prodiguer la main-d'œuvre, dans un pays où les ouvriers sont tellement nombreux, que le salaire n'excède pas trois sous par jour; aussi les Indiens n'épargnent-ils pas les *espoulines*, c'est-à-dire ces milliers de petits fuseaux chargés de fil coloré qu'on fixe sur l'échelle en manière de trame par un nœud solide et qui ne peut jamais se délier; au lieu de lancer la trame d'un seul coup de navette et de découper la partie inutile, ils passent autour de chaque fil de chaîne la portion de trame colorée, indiquée par le dessin, et ils l'arrêtent fermement. Cette distinction de leurs schalls avec les nôtres est la seule raison qui pourrait expliquer la préférence que nous accordons aux schalls de l'Inde.

Quelques-uns prétendent que cette préférence tient plutôt à la prohibition dont ils sont frappés, système qui se rattache à ce vieil adage, « que ce qui est défendu a toujours un puissant attrait pour les femmes. » Cependant, aujourd'hui, il faut convenir qu'il n'y a pas de beaux dessins de l'Inde qui ne puissent être imités de manière à s'y méprendre, et que quoique les tissus de nos schalls ne soient pas aussi fins

que ceux de l'Orient, à l'endroit l'œil le plus exercé ne saurait le distinguer. Toutefois on préfère toujours les schalls de l'Inde ; cette manie a fait tant de progrès, que nos grandes maisons entretiennent aujourd'hui, à Calcutta et à Bombay, des agens qui sont chargés d'expédier en Europe les schalls de l'Inde les plus remarquables. Ces schalls arrivent à Londres d'où on les expédie à Hambourg, en consignment ; à des négocians ou des banquiers ; ceux-ci se chargent de les introduire en France, moyennant une commission de 7 à 10 pour 100, y compris l'assurance. Ce commerce a pris une telle extension, que toutes les semaines on reçoit à Paris plus de huit ou dix schalls de l'Inde introduits par la fraude ; c'est à ce système que nous devons les progrès immenses que nous signalons, les beaux modèles ayant excité l'émulation parmi nos fabricans et produit une concurrence qui a été toute à l'avantage de notre luxe.

A l'exposition d'aujourd'hui les schalls découpés sont plus nombreux que ceux espoulinés. M. Girard est le seul exposant qui se soit consacré au travail de l'Inde, malgré la cherté des salaires. Ses produits peuvent rivaliser avec les modèles que l'Inde lui a fournis. Chacun admire le superbe schall arlequin blanc, exposé au milieu de beaucoup d'autres articles qui ne sont pas dignes de moins d'intérêt, et qui ont mérité une mention honorable à M. Girard. M. Deueroum a exposé un schall copié de l'Inde, appartenant à l'une de nos premières maisons. Ce superbe travail est digne d'un artiste. M. Gaussen nous montre aussi deux grands schalls longs, l'un blanc et l'autre noir, parfaite imitation des plus beaux schalls de l'Inde.

M. Hebert est de niveau avec M. Deueroum et M. Gaussen par la richesse de ses schalls, avec lesquels peuvent rivaliser aussi ceux de M. Eggly-Roux. M. Pouilly de Lyon fait remarquer ses magnifiques *salamporis* roses et blancs, charmans tissus mêlés de laine et de soie. M. Rey a envoyé de superbes popelines obtenues avec les laines longues provenant des royales bergeries de M. du Cayla. Viennent ensuite les schalls *tartans* de M. Simon, espèce de couverture de laine à carreaux écossais, qui ont obtenu un si grand succès depuis deux ans. On voit aussi une nouvelle espèce de schalls appelés *schalls indous*, nouvelle concurrence pour les cachemires ; ils sont plus légers et moins solides, mais leur aspect est charmant et ils coûtent très-peu. En résumé, aucune industrie n'a fait des progrès aussi remarquables ; la perfection des schalls s'est augmentée considérablement depuis 1827, et leur prix s'est presque réduit d'un tiers : aujourd'hui on peut avoir pour 1,000 francs un magnifique cachemire français.

L'ouverture du théâtre nautique est très-prochaine. On sera bientôt prêt à donner la première représentation du premier ballet de M. Henri.

— *Catherine Howard*, drame de M. Alexandre Dumas, sur lequel l'administration de la Porte-Saint-Martin fonde de justes espérances de recette, est en pleine répétition. M. Lockroy et M^{lle} Ida rempliront les principaux rôles.

A ce Numéro sont jointes les planches 1062 et 1063.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE ST-LOUIS, N° 46, AU MARAIS



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
*Chapeau en gros de Naples glacé, Redingote en gros de Naples
 jaspé garnie de Ruches en Rubans.*

Messrs S^r R. J. Fuller N^o 34 Rathbone Place. London.

*Relación
Costum*



Ridingote de drap - Pantalon de casimir à côtes - habit de drap - Pantalon de piqué,
 Costume de groom - Ridingote de drap - Culotte de peau - Bottes à revers et gilet de casimir.

Journal des Dames Rue du Feldeco
 Chaussée d'Antin.